

Entre ambivalence et réflexivité: La mobilité culturelle et sa mobilisation littéraire dans l'écriture de la migration

Pascal Gin

Resumo: O presente estudo focaliza o romance quebequense *Tsubame*, de Aki Shimakazi, para nele analisar a inscrição romanesca da mobilidade, hoje figura paradigmática de uma conjuntura cultural fortemente mundializada. Sensível às profundas ambivalências que caracterizam os fluxos culturais contemporâneos, a análise se quer atenta à parte de imobilidade suscetível de ordenar construções simbólicas que sobredeterminem a constância do movimento. Assim, o estudo propõe-se submeter o efeito de real de uma incessante mobilidade, muito particularmente a que produzem as escrituras da migração, ao exame de uma reflexão crítica que se preocupará em compreender, além de sua inegável intensidade, a complexidade que significa a mobilidade hoje.

Résumé: Portant sur le roman québécois *Tsubame* d'Aki Shimakazi, la présente étude entreprend d'y analyser l'inscription romanesque de la mobilité, figure aujourd'hui paradigmatique d'une conjoncture culturelle fortement mondialisée. Sensible aux profondes ambivalences caractérisant les flux culturels contemporains, l'analyse se veut attentive à la part d'immobilité susceptible d'ordonner des constructions symboliques que surdétermine la constance du mouvement. L'étude se propose ainsi de soumettre l'effet de réel d'une incessante mobilité, tout particulièrement tel que le produisent les écritures de la migration, à l'examen d'une réflexion critique soucieuse de comprendre, outre son indéniable intensité, la complexité de ce que signifie aujourd'hui mobilité.

1 – Ambivalences de la mobilité culturelle

«[H]eureux dérivants» et «salutaire errance» (Glissant, 1993, p. 17; Glissant, 1996, p. 45), «nomadisme d'une nouvelle quête initiatique aux contours encore indéterminés» (Maffesoli, 2006, p. 113), «riding a juggernaut» (Giddens, 1991, p. 28), «flows and disjunctures» (Appadurai, 1996, p. 27-47), «escapism» et «post-Panoptical power relations» (Bauman, 1998, p. 11)... Ironisée dans les termes d'une sédentarité touristique ou exaltée à titre de principe de vie, soumise à une dialectique de l'ici et de l'ailleurs ou renvoyée à l'anxiété banalisée du risque perpétuel,

détaillée dans les remous culturels de flux contrariés ou démasquée comme nouvelle pratique d'assujettissement, l'expérience de la mobilité telle qu'elle concerne aujourd'hui les transactions et transformations culturelles est résolument placée sous le signe de l'ambivalence.

Diverses généalogies prédestinent sans doute le binôme mobilité-culture à une ambiguïté constitutive. On ne saurait ainsi manquer de relever une généalogie épistémologique arrimant l'observation du changement à l'ordre de la connaissance, faisant se communiquer la mutabilité des phénomènes et le glissement des paradigmes scientifiques, opposant parfois la pensée et le mouvant. Il faudrait par ailleurs tenir compte d'une généalogie que l'on peut dire civilisationnelle dès lors qu'elle concerne l'expérience culturelle de la modernité: la rupture qu'elle opère avec le statisme de la tradition, son *telos* du mouvement perpétuel, mais aussi sa forte reterritorialisation dans l'individu, la pathologie habermassienne de ses compartimentations.

Quoi qu'il en soit d'un tel patrimoine génétique, mobilité et culture forment aujourd'hui un syntagme fortement instable que traversent des lignes de faille tant empiriques qu'idéologiques. Il n'est, pour préciser les premières, qu'à relever la pluralité des phénomènes de déplacement susceptibles d'informer l'analyse. Effectivement, la mobilité humaine des flux migratoires et des imaginaires diasporiques ne recoupe pas nécessairement la mobilité systémique des réseaux économiques. Pareillement, la mobilité technologico-médiatique de la macrosphère de l'information et du transfert de données ne témoigne aucunement de la complexité des mobilités propres aux pratiques culturelles, avec tout ce que celles-ci comportent d'adaptation, de localisation, d'emprunt et de transformation. Cette diversité des phénomènes explique et motive l'écart des analyses qu'en propose aujourd'hui le domaine élargi des sciences humaines. Les univers réseautiques de Manuel Castells, les conséquences humaines de Zygmunt Bauman, le conflit culturel des civilisations de Samuel Huntington et la créolisation glissantienne posent des constats radicalement divergents quant à ce qui constitue toute une contemporanéité

de mobilité. L'ambivalence empirique définit en ce sens une complexité non pas aberrante mais ordinaire. Penser ensemble cette conjoncture de flux et disjonctions dont parle Arjun Appadurai définit à cet égard l'enjeu même de l'analyse culturelle.

Or, à cette ambivalence d'ordre empirique inhérente aux mobilités contemporaines s'ajoute une ambivalence quant aux valeurs dont celles-ci peuvent se voir investies. Ambivalence n'est plus ici à entendre au sens quasi-synonymique d'une pluralité équivoque. Le terme recouvre plutôt un double ordre de valeurs, une bivalence infléchissant le rapport entre mobilité et connaissance. Dans le premier cas, on observe parfois une véritable apologie de la mobilité, alors érigée en mesure d'un nouvel œcuménisme de l'hybridité culturelle et pouvant au besoin vouer à l'échec, dans une veine bergsonienne, tout effort de cognition la prenant pour objet. Dans le second cas, la mobilité dont il est fait grand cas ne sert en dernière analyse qu'à confirmer un ordre établi du savoir, selon un principe d'entropie hégémonique visant à maintenir un état d'équilibre dans la disparité des productions discursives. En atteste par exemple le statut parfois reconnu aux mouvances qu'introduisent les écritures d'expression migrante dans diverses juridictions de cette république mondiale des lettres qu'analyse Pascale Casanova. Qu'elle soient définies paratextuellement par le postulat d'une biographie d'auteur comportant un déplacement migratoire ou encore thématiquement par la constance d'un récit de migration, ces écritures semblent porter très explicitement l'empreinte de mobilités humaines, qu'elles signifient notamment dans la densité du discours romanesque. Or nombre d'indices militent pour que soit soulevée à leur égard l'hypothèse d'une mobilité susceptible de remettre en question les postulats informant une modélisation territorialisée de la production littéraire. On peut brièvement noter, au nombre de ces indices, une déterritorialisation prononcée de l'écriture migrante dont l'émergence concerne simultanément diverses aires géoculturelles, les rapports étroits qu'elle entretient avec les transversalités nationales des pratiques diasporiques, sa localisation marquée, diégétiquement parlant, non pas dans le symbolisme du territoire national, mais dans l'interconnectivité mondialisée des

grandes centres urbains et les fonctions d'échangeurs culturels qu'ils assument. En dépit de ce qui précède, on n'en remarque pas moins aujourd'hui une tendance fortement marquée à réinscrire l'écriture dite migrante dans les termes d'un projet littéraire national. Le cas du discours littéraire au Québec justifierait à ce propos une analyse approfondie. Quelque radicales que soient les transformations qu'opèreraient de l'intérieur une littérature thématissant sous divers traits une altérité constitutives, ces mêmes transformations ne remettent aucunement en cause le principe herderien de l'isomorphisme nation-culture. Tout au plus la nation, littéraire, atteste-t-elle d'une contemporanéisation progressant téléologiquement vers un état de transculturation qui n'en demeure pas moins spécifiquement national. Ainsi les analyses de Clément Moisan et Renate Hildebrand, fondamentales et novatrices du point de vue de l'historiographie littéraire au Québec, n'hésitent-elles pas à perpétuer la destinée québécoise d'une littérature qui demeure par le fait-même acquise aux principes de la territorialité symbolique, une identité de l'*idem* invoquant une éthique de l'ipséité¹. Le fait même que divers discours du savoir privilégient aujourd'hui, à l'endroit de semblables phénomènes de mobilité, ici une épistémologie diasporique ou transnationale (que l'on songe par exemple aux travaux de Smaro Kamboureli), ailleurs la perdurance du paradigme national atteste on ne saurait plus explicitement de cette autre ambivalence venant complexifier ce que mobilité veut dire sur le plan culturel.

C'est une telle complexité que prend pour objet la présente analyse, qui se propose, dans le détail d'une étude de cas littéraire, de dégager, certes la pluralité des mouvances que figure et ordonne la pratique artistique contemporaine, mais plus encore les tensions que celles-ci produisent et par lesquelles elles s'inversent parfois. Isolant un unique roman de la quadrilogie migrante que signe l'auteure néo-québécoise Aki Shimazaki, l'analyse établira qu'en dépit d'une indéniable

¹ Quant à cette intégration dans le «système» littéraire québécois ou encore eu égard la notion de «nationalisme ouvert», voir notamment les pages 209 et 292.

attention témoignée à divers ordre de mobilité, le roman en question, soit *Tsubame*, n'est pas sans reverser à une forme de statisme ou sédentarisation, faisant par là-même entorse à une doxa culturelle du mouvement perpétuel comme aux enjeux d'appropriation et de revendications s'y rattachant. C'est bien évidemment le caractère particulièrement représentatif de ce roman, quant aux transformations que l'émergence du genre migrant imprime aujourd'hui à diverses littératures établies, qui lui confère ici pertinence.

2 – Transit temporel, mouvement mémoriel et collectivisation identitaire

Il va s'agir dans un premier temps de déterminer en quoi, précisément, les divers dispositifs de signification romanesques produisent dans *Tsubame* un effet de mobilité démultiplié. Relevant à ce propos une sensibilité romanesque à cette ambivalence empirique précédemment évoquée, l'analyse se montrera tout particulièrement attentive à trois principales modalités déclinant le transit culturel contemporain, soit temporalité, mémoire et collectivité.

Diégétiquement, la mobilité ordonnant le récit dans *Tsubame* est caractérisée par un double ancrage temporel. Le roman associe tout d'abord l'expérience de la mobilité à l'histoire bouleversée de l'Asie du Sud-Est tout au long du siècle dernier. Ainsi, en dépit de quelques décalages propres à la temporalité narrative, le roman série-t-il dans un déroulement chronologique les événements suivants: mouvements de troupe lors de l'annexion de la Corée par le Japon (1910), exil subséquent vers le Japon des mouvements de résistance coréens, le sinistre que fut au Japon le tremblement de terre de Kanto en 1923 et les mouvements de foule qu'il provoqua, la fuite et l'extermination subséquente de la minorité coréenne accusée par certains segments de la population japonaise de mettre à profit la dévastation du tremblement de terre pour se retourner contre le Japon, l'agression nucléaire sur la ville de Nagasaki et l'errance qui s'ensuivit, une déportation en Sibérie.

Les déplacements du personnage principal que le roman mesure à l'échelle d'une vie coïncident en ce sens avec la mobilité éprouvante d'un cours de l'histoire faisant peu de cas de quelque principe de sédentarité. La mobilité trace dans une temporalité révolue une ligne de fuite cumulant colonisation, exil, génocide, déportation, agression. Lui correspondent par effet de conséquence des modalités pathémiques l'associant à un mouvement contraint que cadencent les affects de la souffrance, de la perte, de l'errance.

La temporalisation de la mobilité, son historicisation comporte toutefois sa part de contemporanéité dans le roman d'Aki Shimazaki. Effectivement, *Tsubame* délègue la voix narrative à un personnage âgé s'employant dans l'ordre fictionnel d'une temporalité présente à combler les lacunes d'une biographie familiale déterritorialisée. De père inconnu, Mariko Kanazawa a perdu sa mère coréenne dont la disparition au sens littéral du terme coïncide avec le massacre ethnique lié au tremblement de terre de Kanto. La première partie du roman jalonne en temps réel l'enfance du personnage, depuis le traumatisme de l'expérience génocidaire jusqu'aux années d'orphelinat. La seconde partie accuse un écart temporel, situant le narrateur à la fin de sa vie et ordonnant le récit dans la visée d'une multiple quête identitaire. Pleinement intégrée dans l'ordre social japonais, le personnage âgé qui a toujours tu ses ascendances va tâcher de ou être amené à résoudre et l'énigme de la disparition de sa mère, et la question de ses origines à la fois ethniques et biologiques. Le roman d'Aki Shimazaki associe donc l'expérience d'une mobilité physique historiquement déterminée, que rythment exil et fuite, à un traumatisme identitaire dont il s'agit dans le moment contemporain de tirer bilan. La mobilité diégétique, si elle appartient au passé, ne s'organise pas moins narrativement dans une contemporanéité qui la constitue en récit, l'ordonne et l'interroge, l'intègre dans l'effort de plénitude d'une conscience.

On peut ainsi parler d'une transformation épistémique de la mobilité qui, du révolu à l'actuel, passe de la phénoménologie du vécu à une forme d'intellection. En ce sens la mobilité s'écrit sous la forme d'une interconnectivité temporelle, ce dont attestent les

nombreux effets de mémoire produits par le roman, effets mettant en relation constante deux ordres de temporalité, je notais précédemment le dédoublement narratif qui série d'abord l'intensité juvénile du temps vécu puis, transition à la vieillesse du personnage, le cheminement laborieux du temps remémoré, de l'effort mémoriel. Mais on peut ajouter à cette structure macronarrative de très nombreuses jonctions temporelles qui s'opèrent par le truchement de coïncidences par trop préméditées: des visages et des noms appartenant au passé s'imposent soudainement à la perception présente du personnage, chanson, odeur, signes multiples associés à l'enfance ne cessent d'investir en écho le moment présent instituant le sujet de la perception en instance mémorielle (voir notamment les pages 85, 90, 81). De fait, on assiste dans *Tsubame* à une véritable spatialisation de la mémoire. L'espace romanesque, fortement localisé, se ramasse dans quelques lieux que le personnage, enfant puis adulte, ne cesse de réinvestir de sa présence. Le lecteur se fait ainsi le témoin d'incessant retour sur les lieux de l'enfance, au détour de déambulations semble-t-il laissées au hasard: retour dans le quartier coréen qui définissait l'univers quotidien de l'enfance (p. 85), retour encore sur une colline sur laquelle l'enfant et sa mère avaient pris refuge lors du tremblement de terre, retour toujours sur les lieux mêmes du site génocidaire (p. 91). Un principe presque fatidique de récursivité temporelle organise la contingence du temps présent de sorte que le personnage se voit constamment confronté au souvenir des mobilités contraignantes de son passé.

Outre l'effet de mémoire que cultive cette logique de récursivité, celle-ci délimite très clairement une progression cognitive. Chaque nouveau passage sur les lieux associés à l'expérience d'une mobilité contraignante s'accompagne d'une compréhension élargie de cette condition historique de mobilité. La cyclicité des itinéraires de déambulation marque en cela à titre de motivation narrative la quête de savoir dont la mobilité se fait l'enjeu. La jonction temporelle, le travail de mémoire s'acquittent d'une fonction épistémique rendant possible une connaissance historiquement étayée des déplacements subis. A ce titre, *Tsubame* est donc un roman qui illustre parfaitement

combien la mobilité s'organise dans l'imaginaire littéraire non pas simplement mimétiquement comme une condition contemporaine gageure de quelque nouveau réalisme mais comme un enjeu épistémique exigeant une régulation narrative.

C'est précisément la nature de cette régulation, de cette mise en ordre d'une mobilité éprouvante, qui fait intervenir, dans le roman d'Aki Shimazaki, une toute autre dimension de la mobilité, qui concerne, elle, le déplacement de l'individuel au collectif. C'est ainsi, la fonction épistémique revenant à la traduction qui se voit mise en valeur par l'échec relatif d'un récit individué, mais surtout par l'ordre que sait rétablir un récit que domine un sujet collectif. L'échec individuel concerne le personnage de Mariko Kanazawa, sorte de connecteur mémoriel qui communique au récit, d'une part, les incessants affects d'une perturbation identitaire et, d'autre part, la dynamique narrative d'une quête des origines. Le père présumé coréen qu'elle n'a pas connu, la mère dont la disparition remonte aux émeutes de Kanto définissent effectivement les coordonnées biographiques d'une mobilité géopolitique dont il s'agit de démêler l'intrigue. Certes, le roman mettra un terme à cette fuite en avant du sentiment identitaire en authentifiant tout d'abord la factualité historique d'un massacre, révélant ensuite un patronyme, la filiation que signifie le nom du père. Mais en dépit d'une telle résolution, Mariko Kanazawa ne pourra toutefois se défaire du statut victimaire l'assujettissant à l'épreuve de mobilité historique. L'usage romanesque qui revient à la traduction balise très manifestement cet état de passivité contraignante bornant la cognition du personnage. Tout d'abord, l'état initial qui est le sien l'astreint à subir l'épreuve d'une traduction patronymique synonyme de dépossession identitaire: l'enfant coréenne Yonhi Kim se verra imposée pour échapper au massacre l'identité d'emprunt, niponisante, de Mariko Kanazawa (p. 35), traduction de l'origine que ponctuera une période d'aphasie post-traumatique, que parfaiera la perte progressive de la langue d'origine et que conclura une conversion identitaire officialisée et symbolisée par un patronyme matrimonial, celui de Madame Takakhashi, l'intégrant pleinement dans l'espace identitaire japonais.

Personnage traduit par les mobilités déroutantes de l'histoire, Yonhi-Mariko se départ de compétences énonciatives qui lui auraient permis d'assumer, d'alterner, de signifier d'une langue à l'autre la complexité de sa condition. On remarque de fait que cette traduction subie concerne parfois l'expérience mémorielle du personnage, alors qu'y fait irruption sous forme d'affect le souvenir par trop fuyant d'un mot étranger mal maîtrisé ravivant soudainement la conscience d'éprouvantes mobilités (p. 69). Mais c'est toutefois dans la séquence signifiant le récit à son dénouement que se resserre le lien entre une victimisation qui perdure et l'épreuve d'une traduction contraignante. Madame Takahashi devra s'en remettre pour desserrer l'énigme de son origine à la traduction d'un document testamentaire que lui a légué sa mère, document en coréen que traduira un personnage fortement diasporique, affirmant pleinement son appartenance à la minorité coréenne au Japon. Pour apprendre le nom de son père et connaître ce que furent les derniers jours de sa mère, Yonhi-Mariko, sujet traduit, assimilé, doit s'en remettre à l'adjuvance traductive de compétences diasporiques qu'elle ne fera jamais siennes. Or les connaissances qu'elle tire de cette intervention traduisante dans le récit de son existence feront l'objet d'un rejet, d'une sorte de déni: le document inscrivant les mobilités de son enfance dans l'histoire minoritaire de la diaspora coréenne sera détruit par Yoni-Mariko, qui taira à ses proches le savoir lui étant communiqué par traduction interposée. Le sujet traduit perpétue en ce sens une logique d'auto-assujettissement, refusant de se faire ne serait-ce que l'agent cognitif de ce que transmet un acte inversé de traduction.

Des déplacements perturbant le cours de l'histoire à l'instabilité identitaire que ne maîtrise pas le cours du récit individué, dans la transition donc d'une mobilité diégétique à une mobilité narrative, le roman semble produire un effet d'irrésolution épistémique, du point de vue toutefois de l'instance narrative qu'est le personnage principal. En termes de structures actantielles, il est toutefois manifeste que la relation sujet-objet dépasse dans *Tsubame* une simple individuation. Le sujet dominant l'ordre et la quête du récit correspond effectivement à l'abstraction d'un sujet collectif transgénérationnel alors que la forme du récit évoque celle

particulièrement moderne du roman d'éducation plutôt que celle postmoderne, d'une dispersion ou ironisation identitaire. En considérant sous cet angle la lecture du roman, le travail littéraire sur la mobilité accède à un statut non plus strictement diégétique ou narratif mais véritablement axiologique. Le dépassement collectif de la mobilité identitaire s'effectue effectivement dans la transmission d'un code de valeurs, transmission étroitement liée à l'opération de traduction.

Quel que soit effectivement l'accueil que fasse Mariko aux révélations liées à l'acte de traduction, la séquence du texte coréen n'introduit pas moins dans le roman une instance d'énonciation, un sujet responsable de l'opération de traduction, dont la prise de parole élargit collectivement les enjeux identitaires. La figure de Madame Kim, coréenne âgée qui s'acquitte de la traduction en question, bénéficie d'un *ethos* migratoire se répercutant nécessairement sur les paroles traduites qu'elles profèrent. L'intégrité de la résistance identitaire qu'elle oppose à la norme migrante de l'assimilation japonaise lui confère ce statut que Philippe Hamon désignait du terme de personnage «porte-norme», traductrice se faisant porte-parole d'une voix, d'une histoire, d'une légitimité diasporique (p. 93). De fait, ce statut se communique explicitement, dans l'ordre fictionnel des dialogues, de l'agent qui assume l'acte de traduction à la traduction elle-même: est revendiqué pour le texte testamentaire et donc sa traduction une valeur exemplaire de document historique («un document précieux pour l'histoire coréenne d'ici», p. 113) dont la pertinence intéresse l'ensemble d'une communauté. La fonction testimoniale de l'acte de traduction, la stabilisation de la mobilité dans l'ordre du récit historique, intercepte ici ce qui sur le plan individuel demeurerait perturbation identitaire.

Or, loin d'être accidentelle car ponctuelle, cette stabilisation traduisante se voit magnifiée au-delà de la seule communauté diasporique. Le roman recourt effectivement à plusieurs reprises à la figure de l'enfant qui, par le truchement d'une opération de traduction ou quasi-traduction, accède à ou témoigne d'une connaissance des mobilités historiques ayant brouillé les partages identitaires. C'est ainsi l'enfant plutôt que

l'aïeule qui sait intégrer dans l'ordinaire et l'aisance d'un registre plurilingue des équivalences lexicales d'une langue à l'autre, patrimoine linguistique d'un vécu familial déterritorialisé (p. 66). C'est encore à la figure de l'enfant, archétype du sujet en formation, que se verra destiné un acte de traduction intralinguale, ce que veut dire en japonais le terme désignant la communauté coréenne (p. 98). La leçon de langue se fera prétexte à une longue leçon d'histoire, assumée au nom de la collectivité japonaise. Au sein de l'unité familiale, l'acte de quasi-traduction transmet ainsi d'une génération à l'autre un récit de la nation faisant accueil et réparation symbolique aux réalités minoritaires jusqu'alors fortement tabouisées. Dans l'acte de traduction se conjuguent ainsi récit d'éducation et civisme mémoriel. Le roman imagine un cosmopolitisme de la mémoire partagée qui inverse dans l'ordre du discours auquel est exposé le sujet en formation le désordre des mobilités identitaires ayant affligé les générations précédentes. Outre le fait qu'elle recoupe une préoccupation aujourd'hui majeure des pensées de la mondialisation, soit la question cosmopolite du sujet collectif, cette actualisation romanesque de la traduction rejoint certaines réflexions contemporaines sur les fonctions mémorielles qui reviennent à la traduction dans un contexte mondialisé, tout particulièrement en ce qui concerne la circulation et la communication des éléments à intégrer dans l'intertextualité traduite d'une conscience, collective car planétaire, émergente.²

3 – Une mobilité inversée

Pour résumer les acquis du repérage ici effectué, on peut donc dire que la mobilité dont traitent les dispositifs romanesques est loin de se conformer au patron unique de quelque incessant déplacement. La mobilité culturelle est temporellement constituée, elle intéresse une collectivité, elle s'effectue dans un travail de mémoire que figure un certain imaginaire de la traduction. Or ces mobilités multiples trouvant

² Voir à ce propos les analyses de Michael Cronin, tout particulièrement aux pages 72-75.

énonciation narrative dans le roman ne sauraient toutefois faire écran à l'immobilisme culturel dans lequel s'inversent les mouvances, le bougé culturels.

Dégagée à la faveur du glissement de l'individuel au collectif venant d'être examiné, cette autre façon de signifier la mobilité relève d'une axiologie de la mobilité dont il importe d'interroger les effets de valeur. Si l'on peut effectivement parler à ce propos d'axiologie et d'effets de valeurs, c'est parce que le cosmopolitisme mémoriel dont s'acquitte dans *Tsubame* l'imaginaire de la traduction me paraît dominer l'ordre du récit. Effet de valeur, de par la récurrence et donc la fréquence de micro-récits dans lesquels se cordonne et s'effectue la formation mémorielle d'un sujet collectif (p. 79, 93, 98, 100, 108). Effet de valeur encore de par la régulation narrative, c'est-à-dire l'équilibre épistémique dans lequel cet autre récit parvient à rétablir la dérouté des mobilités historiques. Effet de valeur surtout du fait de la disjonction évaluative qui s'opère entre la quête irrésolue, l'errance d'une mobilité victimaire et le *telos* émancipatoire d'une génération que l'on destine à prendre la mesure mémorielle d'identités réprimées, supprimées. Juxtaposé au récit élargi détaillant l'essor d'une conscience collective, le récit individué de Mariko ne semble investi que d'une fonction pathémique: Mariko se résumerait à une surface mémorielle le long de laquelle ne cesserait de se propager l'onde de choc du révolu, les affects d'une dispersion identitaire. Ce serait à la mise en récit du discours testimonial, à la formation du sujet dont il s'acquitte qu'il reviendrait de transformer la passivité incapacitante de cette émotion en une cognition susceptible de transmission.

Tout en situant dans la temporalité du révolu l'essentiel des mouvements déstabilisant les appartenances et les processus de socialisation que celles-ci ordonnent, *Tsubame* propose la fiction d'un moment présent dans lequel se recomposent des paradigmes identitaires nettement définis, établissant le protocole d'une cohabitation respectueuse et donc d'une certaine pérennité: nationalisme inclusif, diaspora que rassemble l'unité narrative du récit historique et la cohésion énonciative de la revendication identitaire. La valeur épistémique qu'acquiert ainsi

l'interconnectivité mémorielle figurée par la traduction apparaît de fait très orchestrée. Elle jouit d'une mise en scène littéraire prêtant à l'enfant un questionnement particulièrement pertinent et pénétrant, tout en attribuant à la figure pédagogique de l'adulte un encyclopédisme historique fortement moralisant (p. 79, 100). On en retire parfois l'impression d'un texte à la littérarité presque factice, prétexte à une leçon d'histoire pratiquant le civisme de la reconnaissance symbolique. Circonscrit dans le passé, le risque psychosocial (assimilation, exclusion, ambivalence, refoulement) est soumis à la maîtrise épistémique d'un balisage identitaire, d'un imaginaire traductif du signe univoque dont il s'agit de préserver la trace mais surtout d'une prédictibilité que garantit la transmission d'un ordre de connaissance. Alors que le récit de Mariko documente en temps réel une historicité à laquelle le roman prête l'immédiateté quasi médiatique du témoignage oculaire, le récit collectif s'en fait le commentaire contemporain que semble régir l'autorité énonciative d'une expertise historique. S'esquisse ici un parallèle socio-littéraire justifiant que l'on s'enquiert de la part que prend la production littéraire à la contemporanéité du risque, c'est-à-dire à une mobilité anxieuse motivant entre autres réactions, des stratégies de résistance ou régulation fictionnelle. La question n'est aucunement ici d'encenser ou au contraire de mettre à l'index le travail de mémoire auquel se prête le roman. Il s'agit toutefois de s'interroger sur la signification qu'on est susceptible de lui attribuer, du moins quant à ce qu'il advient dans le roman de la mobilité. Le roman d'Aki Shimazaki me semble à cet égard participer des anxiétés contemporaines dont traite le sociologue Anthony Giddens à propos d'une conjoncture que saturent risque, mobilité identitaire, constant retour sur soi.

Signifier de la sorte ce qu'il advient de la mobilité dans ce roman trouve appui interprétatif dans une autre sorte d'immobilité. On peut dire celle-ci esthétique dans la mesure où mouvement et déplacement ne concernent plus l'espace-temps fictionnel du roman, le mode de sa narration ou encore l'ordre de valeur qu'il actualise mais les effets de distance qu'il produit, à la lecture, dans le travail sur la langue même. La

mobilité dont il est ici question concerne le sentiment d'écart, de distance ou de déterritorialisation linguistique que le texte littéraire est en mesure de cultiver. On remarque tout d'abord dans *Tsubame* le recours épisodique et très localisé à l'autre langue, en l'occurrence le coréen, pour désigner des référents culturels résistant à toute équivalence (détail vestimentaire, pratique traditionnelle, habitude culinaire). Ce décalage en direction d'une altérité culturelle linguistiquement marquée s'accompagne par ailleurs dans le paratexte éditorial d'un glossaire en fin de volume, glossaire proposant une équivalence encyclopédique. Enfin on est frappé à la lecture de *Tsubame* par l'uniformité idiolectale sociolectale des registres d'un personnage à l'autre, mais aussi par la relative simplicité syntaxique, le dépouillement semble-t-il cultivé dont fait preuve la voix narrative. Le mouvement esthétique s'effectue à ce propos à distance d'un plurilinguisme à valeur normative interne au discours romanesque, discours qui pour reprendre Bakhtine, se tisse et se compose d'hybridité. L'homogénéité aplanissante de l'univers linguistique du roman produit un effet de traduction, sentiment de lire dans un français précisément traduit un livre issu d'autres horizons langagiers.

Outre qu'ils fassent se rejoindre mobilité et traduction, les effets de langue ainsi produits autorisent un recoupement avec l'effet de stabilisation épistémique précédemment attribué à l'axiologie de la traduction mémorielle, avec les partages identitaires univoques, officialisés que l'opération traduisante institue. La mobilité esthétique que produit la parole littéraire rapporte en effet les écarts qui la ponctuent à une cartographie culturelle parfaitement balisée, maîtrisant car prévenant tout dérapage dans l'ambivalence, la mixité: *Autre* culture exotisée dont on ramasse dans la trace lexicale de tel ou tel mot toute la spécificité individuante, choséification épistémologique propre au glossaire instituant l'autre culture en objet de savoir que maîtrise l'ordre anthropologique du discours lexicographique, effet de voix migrante avec ses tonalités orientalisantes (simplicité, dépouillement). De nouveau l'imaginaire littéraire de la traduction se fait ce par quoi est introduit mais à la fois pleinement maîtrisé une mobilité ici fortement culturelle dont le

potentiel de risque se voit intercepté. Là où le cosmopolitisme mémoriel consignait l'histoire du monde dans l'assurance narrative d'un récit factuelisant l'histoire, la trace culturelle localise par traduction et effet de traduction interposés une altérité dont l'*ethnos* se construit dans le lieu, traductif, de la réenonciation.

4 – Une mobilité culturelle entre ambivalences et réflexivité

La lecture contrastée que motive ce roman de la migration n'autorise nullement que l'on généralise à quelque état dominant du littéraire une telle neutralisation de la mobilité culturelle, l'entropie tant narrative que symbolique d'une thématique ou mimésis des mouvements contemporains. À titre toutefois de production romanesque se conformant au postulat (biographico)-diégétique d'une écriture du mouvement migratoire, *Tsubame* confère une indéniable résonance herméneutique aux ambivalences ici analysées. Objet littéraire se soustrayant à une lecture par trop univoque de la mobilité culturelle, le roman fait ressortir, du fait même des résistances qu'il oppose, l'écueil consistant à investir, aujourd'hui, dans le thème de la mobilité la valeur moderniste du changement ou de l'innovation perpétuelle alimentant le paradoxe moderniste des avant-gardes. Il s'agirait en l'occurrence, pour penser la tension mobilité/immobilité qui s'esquisse en ces pages, d'assumer l'héritage intellectuel d'une critique de la modernité littéraire, telle que la formulait par exemple Antoine Compagnon.

Éviter cette façon erronée car par trop enthousiaste de dire la mobilité signifie sans doute privilégier un mode de lecture sociocritique particulièrement attentif aux enjeux discursifs informant l'écriture migrante tout comme à ceux encodant la réception qui en est parfois faite. Il y aurait lieu à cet égard de s'interroger sur l'actualisation littéraire d'une double tentative de localisation identitaire s'opérant sous couvert de mobilité, soit d'un côté cette «muséification» de l'identité culturelle propre à certaines pratiques diasporiques et

collectivités minoritaires et de l'autre ce «contrôle taxinomique de la différence» dont s'acquittent l'ordre national établi (Appadurai, p. 39). Doublant l'analyse sociologique de Pascale Casanova (tout particulièrement en ce qui concerne la tension nationalisme/cosmopolitisme, p. 119-178) d'une telle sociocritique des mobilités contemporaines, l'analyse pourrait ainsi s'enquérir d'une éventuelle réémergence, au sein même d'une littérature dont le cosmopolitisme semble aller de soi, de nouveaux nationalismes ou à tout le moins territorialismes littéraires se concurrençant l'un l'autre.

Certes, la part ainsi faite à ce qui relève d'une forme de sédentarisation des imaginaires identitaires sous condition de mobilité nous contraint à réévaluer le sens dans lequel opèrent les nomadismes contemporains, l'enracinement dynamique de Michel Maffesoli (p. 72-96) ne devant pas éclipser la possibilité de dynamiques d'enracinement. A l'inverse toutefois, il ne s'agirait pas pour autant d'en conclure à l'épuisement d'une idée par trop prometteuse, par trop trompeuse de mobilité, le propre des stabilisations identitaires contemporaines étant peut-être leur caractère transitoire, l'équilibre éphémère qu'elles maintiennent dans une conjoncture que ne cessent de traverser, de strier, de multiples mouvances. De fait, le roman lui-même suggère cette dialectique du point d'équilibre destiné à une constante réflexivité au sens ontologiquement radical où Ulrich Beck et Anthony Giddens entendent ce terme. C'est ainsi l'énigme même de l'intitulé, clef herméneutique du récit, qui dans *Tsubame*, révélera la quête de l'origine non pas à une stabilisation diasporique, mais à la mixité interculturelle d'une paternité européenne. C'est ainsi de nouveau dans le détail d'une pratique de traduction, ici patronymique, que se dénouent puis se renouent les ambivalences d'une mobilité dont le roman fait glisser la pertinence du plan des identités culturelles à celui complexifié des identités narratives. Dans ce roman contemporain comme dans tant d'autres, l'irréductible réflexivité du geste toujours transitoire de traduction rythme les ambivalences dialectisantes et conflictuelles d'un imaginaire littéraire de la mobilité. S'étonnera-t-on de cette prédilection pour le transit des signes en vue de signifier, littérairement, les signes de mobilité?

Références bibliographiques

- APPADURAI, Arjun. *Modernity at large: cultural dimensions of globalization*. Minnesota: University of Minnesota Press, 1996.
- BAKHTINE, Mikhail. *Esthétique et théorie du roman*. Traduit du russe. Paris: Gallimard, 1978.
- BAUMAN, Zygmunt. *Globalization: the human consequences*. New York: Columbia University Press, 1998.
- _____. *Liquid Modernity*. London: Polity Press, 2000.
- BECK, Ulrich. *La société du risque: sur la voie d'une autre modernité*. Traduit de l'allemand. Paris: Aubier, 2001.
- CASANOVA, Pascale. *La République mondiale des lettres*. Paris: Seuil, 1999.
- CASTELLS, Manuel. *The rise of the network society*. Cambridge, Mass.: Blackwell, 1996.
- COMPAGNON, Antoine. *Les cinq paradoxes de la modernité*. Paris: Seuil, 1990.
- CRONIN, Michael. *Translation and Globalization*. London: Routledge, 2003.
- GIDDENS, Anthony. *Modernity and self-identity: self and society in the Late Modern Age*. Cambridge: Polity Press, 1991.
- GLISSANT, Édouard. *Tout-monde*. Paris: Gallimard: 1993.
- _____. *Introduction à une poétique du divers*. Paris: Gallimard, 1996.
- HAMON, Philippe. *Texte et idéologie: valeurs, hiérarchie et évaluations dans l'œuvre littéraire*. Paris: Presses universitaires de France, 1984.
- HUNTINGTON, Samuel. *The clash of civilizations and the remaking of world order*. New York: Touchstone, 1997.
- KAMBOURELI, Smaro. *Scandalous bodies: diasporic literature in English Canada*. Don Mills: Oxford University Press Canada, 2000.
- MAFFESOLI, Michel. *Du nomadisme: vagabondages initiatiques*, Paris: Table ronde, 2006.
- MOISAN, Clément; HILDEBRAND, Renate. *Ces étrangers du dedans: une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*. Québec: Nota Bene, 2001.
- SHIMAZAKI, Aki. *Tsubame*. Montréal: Leméac; Arles: Actes Sud, 2001.

